

AUTOBIOGRAPHIE D'UN LIVRE

Frédéric Jésus

AUTOBIOGRAPHIE D'UN LIVRE

Frédéric Jésus

Il était quoi ? trois quatre heures du matin, peut-être. Même en y repensant très fort, je ne saurais dire comment j'avais pu atterrir là, bien vautré sur la moquette du palier, entre le premier et le second étage. Comment : non. Mais pourquoi : si. Passons... Une lune brumeuse me considérait de haut, par la lucarne. « Mais qu'est-ce qui te prend, mon fils ? Là n'est pas ta place ! », me disait-elle. « Ton fils ? Ma place ? Mais j'en sors juste, de cette fameuse place que chacun m'assigne ! », protestais-je. « Toi aussi, chaque nuit où tu viens, tu crois savoir où me trouver. Et à force, tu finis par m'oublier », maugréais-je encore.

Bon, pas de doute, j'étais bien là où je me voyais être : quelque part entre lune et moquette. Mais ensuite ? C'est alors qu'une des portes du couloir s'est ouverte.

Franck, comme elles l'appellent, l'un des deux arrivants d'hier soir, n'a d'autre envie légitime que d'aller pisser son vin blanc. Huîtres, cadeaux sous papier de soie, chandelles, raie sauce câpres, salade poires/kiwis et vin blanc, donc : ah oui quel beau repas, hier soir, ce fut-là ! Depuis le palier, je n'en ai pas perdu une miette, ni un geste, ni un mot...

Bon, voici ce Franck, le caleçon à ras de pubis, qui cherche les toilettes en flageolant un peu. Mais c'est moi qu'il heurte tout d'abord, du bout de ses pieds nus. Il se gratte la nuque. A moitié endormi, pas vraiment sorti de son dernier rêve, il ne s'étonne qu'à moitié de me trouver là. Ou même : qu'à la moitié de cette moitié. Après tout, insignifiante est la présence, même à terre, de l'entité banale que je suis sensé être.

Je n'en dirais pas autant de la présence de ce Franck-là. Elle ne m'est pas sympathique. Pas plus que celle de cette Elisabeth avec qui il est venu la veille, et qui a été moelleusement logée dans la grande chambre du fond. De fait, pourquoi m'en cacher, je n'aime pas que Christine invite des amis chez elle, chez nous. Et j'aime moins encore les cadeaux qu'ils se croient tenus de lui faire : des livres, toujours des livres, plus que la pauvre ne peut en lire. Et qu'elle relègue parfois à la poussière de ses étagères.

Voici maintenant que, négligeant sa vessie pour venir s'agenouiller près de moi, ce Franck-je-ne-sais-quoi entreprend de me toucher. C'est-à-dire qu'il me prend dans ses deux mains. Me ramasse. Mieux encore : il me relève...

Mais je reste de glace. Je lui en veux tout particulièrement d'avoir offert à Christine, au début du repas, cette *Histoire du fils*, le dernier roman de Marie-Hélène Lafon. Tout récent Prix Renaudot, s'il vous plaît messieurs-dames ! Le petit salopard me donnait l'impression de bien rigoler, entre deux fines-claires, en songeant au fait que si Christine a deux filles, elle n'a pas de fils. Après ça, je n'avais

pas trop fait gaffe au titre du bouquin sorti de l'autre paquet, celui de l'Elisabeth. Ça ne pouvait pas être pire...

Je suis donc entre les mains de ce satané Franck. Que va-t-il faire de moi ? Il pourrait au moins profiter de la situation pour me zyeuter d'un peu plus près. Mais non. Il va vers l'étagère, revient sur ses pas. Pour finir, et d'un geste quasi clandestin, il me confie au radiateur puis s'éloigne, le regard vide, en direction des toilettes. Le mufle ! Chasse d'eau, retour vers la chambre en plus droite ligne qu'à l'aller, porte lentement refermée, silence. On aurait presque entendu ricaner la Lune pendant qu'elle quittait la lucarne, m'abandonnant à ma sombre solitude, bien au chaud, jusqu'à l'aube.

Sombres et chaudes, mes pensées le sont restées, et mes obsessions d'étagères aussi, lorsqu'émergeant à tour de rôle de leurs chambres les trois amis se sont retrouvés pour le rituel de la confection et du partage du petit déjeuner. A défaut de pouvoir les observer, de parvenir à dénombrer les pots de confiture disposés par Christine sur la table, j'étais tout ouïe, à l'affut de leurs propos du matin, de leurs commentaires sur la nuit. Il fut question de sociologie des rêves, des vertus du beurre salé et de ces journées locales où il fait beau plusieurs fois par jour. Et aussi de la route qu'on allait tracer ensemble jusqu'au soir.

Ce n'est qu'incidemment, au moment de ramasser les bols, que Christine mentionna le livre qu'elle avait trouvé tout à l'heure sur le radiateur du palier. Franck : « Oui, c'est moi qui l'ai posé là. » Christine : « Ah bon, tu voulais le lire ? ». Franck : « Non, je l'ai trouvé par terre. ». Etonnement modéré de Christine (« c'est mieux que rien », me dis-je). J'espérais qu'ils allaient alors se montrer perplexes, vouloir creuser l'énigme, me traiter de somnambule. Au pire évoquer mon retour en étagère. Mais c'est pour une insouciance amusée, puis savante, qu'ils optèrent. « Quel curieux hasard ! », commenta Christine avec son fameux joli sourire, « moi qui me disais récemment qu'il fallait que je lise enfin ce roman de Nadine Gordimer dont j'ai oublié le titre et, surtout, où j'ai bien pu le ranger ! ». L'Elisabeth ironisa gentiment, après quoi elle théorisa – j'avais remarqué hier soir que tel était son style : « Ma chère amie, je ne vois qu'une seule explication. Tu as trop négligé ce livre, et il veut se rappeler à ton souvenir. Il est sorti de l'oubli où tu l'avais rangé et il est parti, en pleine nuit, à la recherche d'une autre étagère. De là, deux possibilités pour lui : en trouver une où se perdre plus encore, pour que tu ne le retrouves jamais ; ou bien trouver le *spot* où il trônera sous tes yeux jusqu'à ce que tu te souviennes des raisons de sa présence et lui réserves le sort auquel tout livre aspire : être lu ! »

Bien vu l'Elisabeth, mais tu me prends un peu pour une cruche ! « Curieux hasard » ! Dépit amoureux ! Posture de caniche en quête de caresses ! Vous faites fausse route, les amis. Voyez déjà comme on nous trimballe, nous autres les livres, voyez nos aventures passives et les passions qu'elles accompagnent, quand elles ne les suscitent pas. Avant de finir sur une étagère, nous avons parfois voyagé dans la poche d'un amoureux, d'un exilé, d'un objecteur. Nous avons pu être enfermés dans des caisses, trainés dans des greniers ou des caves, avant d'être ressortis au grand jour, couverts de poussière, pour être bradés au marché des livres d'occasion. Certains d'entre nous ont connu le bûcher, d'autres le pilon. On nous prend pour les objets de consommation que nous sommes en effet. Mais nous refusons d'être réduits à cela. Nous sommes des objets particuliers. Presque des sujets. De concorde ou de discorde. Nous prenons position dans le monde de telle façon que nous pouvons en définir l'ordre et le cours, ou bien le bouleverser. Voyez la Bible, la Bhagavad-Gita, le

Coran, les philosophes des Lumières, le Capital, Mein Kampf, le Petit Livre Rouge, les aventures de Mickey Mouse et tous les livres interdits... Et puis ces romanciers, ces poètes, qui se permettent par notre intermédiaire de remanier le réel et, juste après, le domaine des réalités. Un pas de plus, et vous nous verrez par exemple nous déplacer la nuit. Un pas de plus encore, et... Mais chut ! Je n'en sais rien moi-même, ou bien je n'ose...

D'ailleurs mes deux commères et leurs compères étaient déjà passés à autre chose. Ils cherchaient les clés de la voiture. Ils allaient pouvoir gamberger en douceur pendant des heures, bien loin de ces mystères du petit matin qu'ils avaient traités comme vaisselle sale. En me laissant ruminer toute la sainte journée. Ruminer pour commencer sur ces mots imprimés sur ma couverture, sur ma tranche, sur mon dos, sur mes pages de garde. Sur ce titre que je porte fidèlement depuis toujours et que cet abruti de Franck, trop embrumé, n'a pas même pris la peine de déchiffrer cette nuit : *Histoire de mon fils*, roman de Nadine Gordimer. Un roman aussi dangereusement *black and white*, avec ses histoires de métissage des sentiments, qu'*Histoire du fils* se lit blanc sur blanc, comme un cruel et délicat rapport notarié – du moins je le suppose (pour avoir jadis côtoyé *Joseph*, un précédent roman de Marie-Hélène Lafon, sur une autre étagère). C'est égal : c'est surtout sur le manque de savoir-vivre de Christine, sur sa quasi maltraitance à mon égard, que maintenant je rumine. Mais j'ai plus d'une page à mon arc. Et c'est tropicalisé par mon radiateur que j'envisage froidement la suite.

Maintenant que plusieurs heures se sont écoulées – c'est déjà la nouvelle aube –, je me dis que seul un autre « curieux hasard » m'a permis d'écrire cette suite-là. Comme il fallait s'y attendre, ils étaient rentrés fourbus, joyeux, gorgés de belles images et d'opportuns café-crèmes. Leurs pieds avaient foulé d'augustes pavés, d'adorables vallées. Une seule ombre au tableau, à peine remémorée un peu plus tard dans la soirée par cet émotif de Franck, pendant qu'il sifflait un Martini. C'était cette berline familiale qu'ils avaient croisé sur la départementale et dont le pare-brise avait éclaté en plein vol un corbeau aveugle ou négligent. Les plumes de ses ailes s'étaient éparpillées dans les airs comme jaillies d'un polochon crevé pendant que son corps, doté d'une énergie cinétique inédite et mortifère, avait suivi une tragique parabole pour aller se perdre dans la pénombre d'un sous-bois. Un bien modeste fait divers, en somme, dont l'évocation furtive justifia le second Martini de Franck pendant que Christine apprêtait sans mot dire une omelette aux cèpes. Et que l'Elisabeth consultait sur son portable le site du musée ethnographique qu'ils avaient visité en toute hâte, juste avant l'heure de fermeture. Le repas roula jusqu'au dessert sur divers sujets savants ou intimes, puis vint la cérémonie conclusive de la tisane.

Mais que m'importent les tisanes alors que, par la lucarne, roulent d'élégants cumulus. Rendus phosphorescents par une lune qui se faufile en embuscade derrière les toits du faubourg, ils forment un écran mouvant, fiévreux, sur lequel se détache soudain, visible de moi seul, une longue plume noire. Le vent l'empêche de conclure la logique de sa descente en vrille vers la première gouttière venue. Bien au contraire, elle passe et repasse en virevoltant et, pour finir, vient se coller à la vitre de la lucarne. Après avoir vérifié que j'ai noté sa présence, elle s'accroche à une bourrasque et reprend sa course aberrante. C'est au moment précis où elle disparaît à jamais que je saisis le message : de la plume à l'encre noire, de celle-ci au mot sur la page blanche, puis de la page au livre et à son destin d'étagère, il y a un lien qui fait sens. A moi de jouer.

Il est bientôt minuit, et chacun a rejoint sa chambre. Au passage, presque sans y penser, Christine m'a transféré de la fonte du radiateur au marbre d'une petite commode. Elle m'y loge en baillant entre une photo d'elle avec ses deux filles et une pendulette baroque arrêtée.

Mais peu me chaut, je n'ai déjà plus de rancœur. Je ne suis que méditation, rêve de plume. Oui, je l'ai dit, tout livre est conduit à circuler au gré des humeurs et des passions humaines. Son titre et son contenu guident certes l'intention et la main de son auteur. Ce faisant, ils lui impriment et lui expriment la possibilité d'une seule trajectoire. Mais s'ils lui imprimaient et lui exprimaient bien plus encore ? Je m'explique.

Rien n'empêche un livre, surtout s'il est privé de lecteurs, de prendre l'initiative de devenir l'auteur d'une autre histoire que celle qu'il est tenu de raconter. Et dans laquelle on l'a enfermé. Après avoir tenté de vivre sa propre existence, jalouse et auto-promotionnelle, il peut vouloir, s'il se sent inspiré, inventer ou modifier celle d'autres auteurs. Et, pourquoi pas, d'autres êtres vivants, d'autres livres même...

Je peux par exemple raconter non pas l'histoire d'un fils, plus ou moins obscur et anonyme, mais bien celle de *mon* fils. Comme je l'entends. Comme je la vois. Ça change tout. Je peux écrire l'autobiographie de tous les personnages que j'héberge et, partant, écrire aussi la mienne. Jamais l'ivresse de la création ne conduit à tituber. Pas même sur une moquette. Une formule idiote me vient, presque une épigraphe : *l'ivre du livre, c'est ce qu'il livre de ce qu'il veut vivre*. Trop compliqué pour un Franck, qui n'est sans doute, quant à lui, entre vin blanc et Martini, le fils de personne.

Plus la nuit s'avance et me sourit, plus me saisit mon songe de somnambule. J'en viens à imaginer des livres qui se « livreraient », de leur propre chef, à des rapports de force avec d'autres créateurs, à des concours d'éloquence et d'influence, à des réécritures de ce qui est, à des exercices de repositionnement sur les étagères non plus de la mémoire mais de la continuité des idées vives... Etc.

Quand ils m'ont trouvé, au petit matin, installé avant eux au beau milieu de la table du petit déjeuner, ils ont feint de ne pas être trop surpris. L'ont-ils été un peu plus en découvrant, à la page où je m'étais ouvert, qu'un nouveau chapitre y figurait ? Intitulé « Retrouvailles », il commençait ainsi :

Il était quoi ? trois quatre heures du matin, peut-être. Même en y repensant très fort, je ne saurais dire comment j'avais pu atterrir là, bien vautré sur la moquette du palier, entre le premier et le second étage. Comment : non. Mais pourquoi : si. Passons... Une lune brumeuse me considérait de haut, par la lucarne. « Mais qu'est-ce qui te prend, mon fils ? Là n'est pas ta place ! », me disait-elle. « Ton fils ? Ma place ? Mais j'en sors juste, de cette fameuse place que chacun m'assigne ! », protestais-je. « Toi aussi, chaque nuit où tu viens, tu crois savoir où me trouver. Et à force, tu finis par m'oublier », maugréais-je encore.

Bon, pas de doute, j'étais bien là où je me voyais être : quelque part entre lune et moquette. Mais ensuite ? C'est alors qu'une des portes du couloir s'est ouverte...

FRÉDÉRIC JÉSU

HISTOIRES BRÈVES
Autobiographie d'un livre - 2021

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.
Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas
autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout
autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : frederic-jesu.net

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2021

ISBN 979-10-394-0600-0